

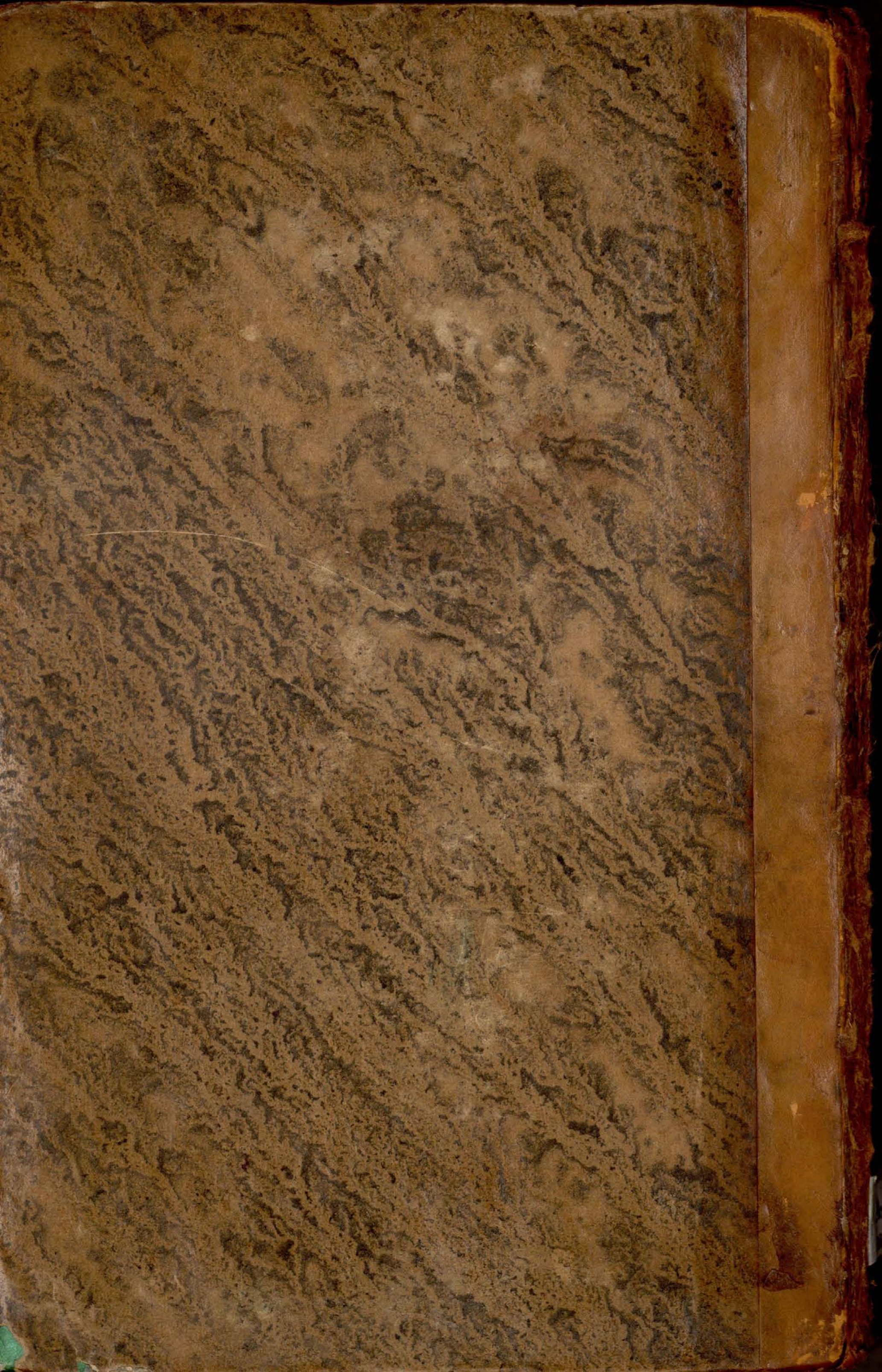
DON
QUICHOTTE

3

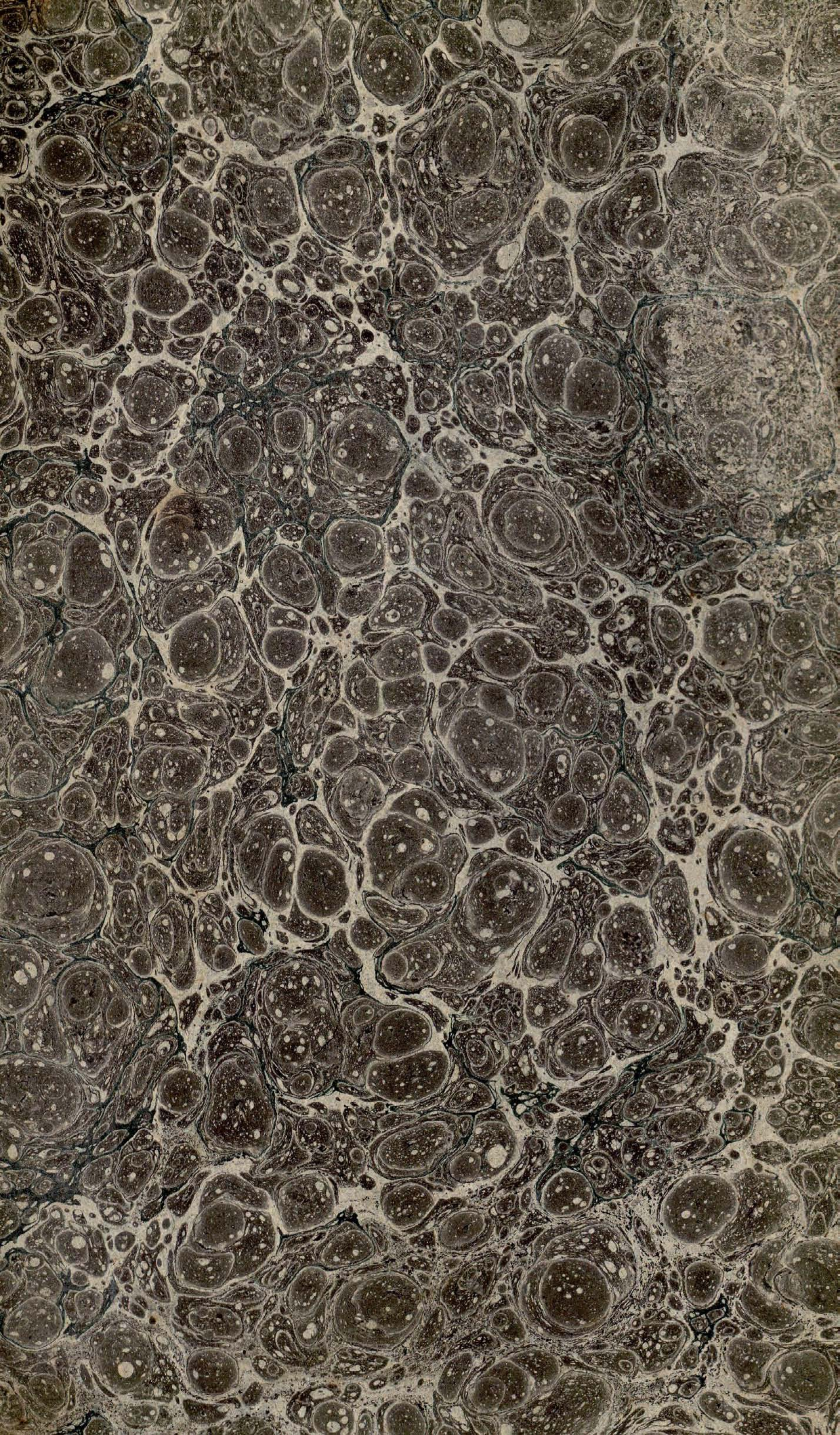
FONDO ANTIGUO

A-3243/3

Bib. Regional



et libri
Henri Liquet
Papa
no 212





A-3243/3

²
178261

OEUVRES
COMPLÈTES
DE CERVANTÈS.

TOME HUITIÈME.

Se trouve aussi, à LONDRES,

Chez MARTIN BOSSANGE et comp., libraires, Great Marlborough
street, 14.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE CERVANTÈS,

TRADUITES DE L'ESPAGNOL

PAR H. BOUCHON DUBOURNIAL,

Ancien Ingénieur des Ponts et Chaussées de France, et ancien premier
Professeur de l'Académie royale et militaire espagnole.

LE DON QUICHOTTE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON-MARVIS, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, n° 3.

M. DCCC. XXI.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CERVANTES

ÉCRITES EN ESPAGNOL

PAR M. BOUCHON-BORRILLAN

Traduction de ses Œuvres et Discours de l'Espagnol en Français par M. Bouchon-Borrillan, Professeur de l'Académie royale de Médecine, etc.

LE BON CHEVALIER

TOUT PREMIER



A PARIS

CHEZ MESSIEURS WATTS, LIBRAIRES

aux deux bouts de la rue de la Harpe, n. 30.

M. DCC. LXXI.



LE
DON QUICHOTTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui se passa entre le curé, le barbier et Don Quichotte pendant sa maladie.

CID HAMET BÉNENGELY commence cette seconde partie de l'histoire de Don Quichotte, par raconter comment s'y prirent le curé et le barbier, pour tâcher de le guérir. Pendant fort long-temps, ils évitèrent de le voir, afin de ne rien présenter à ses regards qui pût réveiller dans son imagination le souvenir de sa folie; mais ils ne manquaient pas de visiter fréquemment la nièce et la gouvernante, et de leur prescrire le régime convenable à son état, même les aliments qu'ils jugeaient

propres à corroborer son cerveau. De leur côté, la nièce et la gouvernante le soignaient avec zèle et affection; et elles y prenaient d'autant plus d'intérêt, que, chaque jour, elles apercevaient du mieux dans sa situation. Enfin elles déclarèrent qu'elles le croyaient totalement remis dans son bon sens; et ses deux amis, bien satisfaits, se félicitèrent plus que jamais de l'heureuse manœuvre au moyen de laquelle ils étaient parvenus à le ramener enchanté sur la charrette du bouvier, ainsi qu'on l'a raconté dans les derniers chapitres de la première partie de cette grande et véridique histoire.

Curieux de s'assurer par eux-mêmes de cette guérison, sur laquelle ils n'étaient pas encore sans quelque inquiétude, ils résolurent de voir enfin leur malade, et de l'entretenir; mais avec la précaution de ne lui parler de rien qui pût avoir rapport à la chevalerie errante, pour ne pas r'ouvrir une plaie qui pouvait n'être que mal cicatrisée. Ils le trouvèrent au lit, assis sur son séant, en petite camisole de serge verte, en bonnet de laine rouge, et si défait, si sec, si décharné, qu'on l'eût pris pour une momie vivante. Il les accueillit amicalement; et répondit, avec autant de sens que de politesse, à toutes les questions qu'ils lui firent sur l'état de sa santé. Après les premiers compliments, la conversation s'engagea, et, de propos en propos, elle tomba sur les

affaires publiques, et sur le gouvernement. On s'anima; chacun loua peu, blâma beaucoup; corrigea, réforma, proposa du bon et du nouveau. A qui mieux mieux, chacun fit le législateur: Lycurgue, Solon, et autres de cette trempe, ne furent plus que de vieux faiseurs, bien au-dessous de ce que l'on pourrait être aujourd'hui, s'il y avait lieu à faire le même métier qu'eux. Enfin ils réformèrent tellement le gouvernement actuel, que, lorsqu'ils le retirèrent de dessous le marteau, il n'avait plus la moindre ressemblance avec celui qu'ils avaient mis sur l'enclume. Don Quichotte, que l'on ne cherchait qu'à mettre en jeu, ne fut pas le moins fécond, le moins ardent des trois discoureurs; mais, dans tout ce qu'il dit, il montra tant de justesse, tant de sagacité, que les deux curieux restèrent convaincus de la parfaite guérison de sa tête. La nièce et la gouvernante ne savaient où se mettre, tant elles étaient aises d'entendre leur malade parler avec tant d'esprit et de science, et ne pouvaient assez en remercier le bon Dieu.

Le curé crut alors que, malgré sa première résolution, le moment était venu de tenter l'expérience à fond, et sans ménagement, en mettant la chevalerie errante sur le tapis. Pour y parvenir, il changea de propos, et il parla de nouvelles; entre autres, de celle qui, dit-il, venait de se ré-

pandre , que le Turc avait mis en mer une flotte formidable , et sans qu'on sût quels étaient ses desseins , ni où devait fondre ce dangereux orage. — Au reste , ajouta-t-il , comme tous les ans ce fier ennemi des chrétiens nous donne à-peu-près pareille alerte , notre auguste monarque tient , dit-on , ses côtes de Naples et de Sicile , dans le plus respectable état de défense , et Malte , sur-tout , est armée jusqu'aux dents.

— Sa majesté , reprit Don Quichotte , a sagement fait de prendre ses précautions , en mettant d'avance ses royaumes à l'abri d'insultes : un grand capitaine prévoit tout , et n'est jamais pris au dépourvu. Mais , si j'avais l'honneur de l'approcher , si j'avais celui d'être appelé à ses conseils , je l'engagerais à prendre encore une autre mesure , à laquelle je présume qu'elle ne pense guère.

— Ahi ! ahi ! nous y voici , se dit , en soupirant , le curé. Mon pauvre Don Quichotte , vous êtes toujours fou !

Le barbier , jugeant comme le curé , que Don Quichotte allait retomber et brouiller de nouveau , pour peu qu'on le pressât , lui demanda quels seraient donc ces conseils , cette mesure qu'il proposerait à sa majesté. — Ne serait-ce pas , ajouta-t-il , de ces conseils comme il en fourmille tout autour des rois ; de ces conseils ou hors de saison , ou qu'il est impossible de suivre ?

— Le mien, Monsieur, répliqua Don Quichotte d'un ton piqué, ne serait ni l'un ni l'autre.

— Je ne prétends point vous offenser, reprit le barbier; mais seulement vous faire remarquer ce qui n'est que trop vrai, ce qu'une triste expérience nous démontre tous les jours. C'est que, généralement parlant, tous ces grands projets, ces beaux plans, ces innovations spécieuses que l'on propose aux rois, ne sont, au fond, que de nouvelles sources de calamités pour eux ou pour leurs peuples, et que d'ailleurs, le plus souvent, tout cela est impraticable.

— Encore une fois, repartit Don Quichotte, la mesure que je proposerais n'est ni dangereuse ni impraticable: elle est, au contraire, de la plus facile exécution; et sûrement jamais moyen si simple et si puissant, n'est entré dans l'imagination d'un ministre.

— Dites-nous donc quelle est cette idée si heureuse? reprit le curé.

— Ouais! répondit Don Quichotte; eh! si je vous la disais, dès demain, peut-être, elle volerait à la cour, aux oreilles de gens qui, bien vite, s'en feraient honneur et profit, sans dire qu'elle ne vient que de moi.

— Vous n'avez rien à craindre de pareil de ma part, répondit le barbier. Je jure ici, devant Dieu, que je n'en parlerai ni à roi, ni à Roch, ni à homme

qui vive,¹ et vous devez connaître la force de ce serment-là. Témoin ce curé qui, l'ayant fait, fut obligé de *chanter* dans sa préface, en disant sa messe devant le roi, le nom du voleur des cent doublons et de la belle mule de sa majesté, et qui prétendit que *chanter* n'étant pas *parler*, il n'avait point faussé son serment.

— Je ne m'occupe guère de pareilles historiettes, reprit Don Quichotte; mais je connais ce serment: je le trouve bon et valable, et, moyennant cela, je tiens monsieur le barbier pour homme sûr.

— En tout cas, dit le curé, je vous le donne pour tel, et je répons de lui corps pour corps, si vous l'exigez; je m'engage même pour lui à tous dommages et intérêts, et aux dépens, s'il y a lieu.

— Et vous, Monsieur le curé, demanda Don Quichotte, qui me répondra de votre discrétion?

— Mon caractère, répondit le curé. Songez que bien d'autres secrets me sont confiés tous les jours.

— C'en est assez, reprit Don Quichotte. Hé bien, Messieurs, je conseillerais à sa majesté de convoquer, à son de trompe, tous les chevaliers errants de ses royaumes, et de leur enjoindre de se trouver à la cour à jour fixe. Je suppose qu'il ne s'y en présente qu'une demi-douzaine, au moins est-il sûr que, dans ce petit nombre, certain que je sais se trouverait, et qu'à lui seul il répondrait d'anéantir

toute la puissance ottomane. Serait-ce donc la première fois qu'on verrait un chevalier errant défaire seul une armée de deux cent mille combattants, et la décapiter d'un seul revers, comme si elle n'avait qu'une seule tête de plâtre ? Ouvrez les histoires de chevalerie errante, à chaque pas vous y trouverez des coups de cette force... Ah ! si à la honte du temps présent, il revenait sur terre un Don Bélianis, ou un de ces chevaliers de l'innombrable race d'Amadis de Gaule, et s'il daignait se mesurer avec cette armée de Turcs ! soyez de bonne foi, Messieurs, et dites-moi, je vous prie, de quel côté vous croyez que resterait la victoire?... Au reste, espérons que Dieu prendra son peuple en pitié ; qu'avec son aide il se trouvera, ne fût-ce qu'un seul chevalier errant, qui du moins, s'il n'a pas encore la célébrité de ses prédécesseurs, en aura certainement la force et le courage.... et je n'en dis pas davantage.... Dieu m'entend.... il suffit.

— Ah ! mon Sauveur ! s'écria la nièce, ne voilà-t-il pas mon cher oncle en humeur encore une fois de se faire chevalier errant !

— Oui, reprit Don Quichotte avec feu, oui, je veux vivre et mourir chevalier errant.... Qu'ils arrivent, qu'ils débarquent maintenant, ces Turcs si redoutables ; qu'ils débarquent en tel nombre et où ils voudront !... je le répète, Dieu m'entend.... et je n'en dis pas davantage.

— Avec la permission de l'honorable compagnie, dit alors maître Nicolas, il me prend envie de lui raconter une petite aventure arrivée à Séville. L'histoire est assez drôle, et elle me semblerait placée ici fort à propos ; du moins vous en jugerez.

— Nous l'entendrons très-volontiers, répondirent Don Quichotte et le curé ; la nièce et la gouvernante se mirent aussi en posture d'écouter avec attention, et le barbier commença.

— Il y avait, dit-il, à l'hôpital des fous, à Séville, un homme que sa famille y avait fait enfermer pour cause de folie bien constatée. C'était un licencié en théologie, gradué seulement à Ossuna ; mais l'eût-il été à Salamanque même, il est à presumer qu'il n'en serait pas moins devenu fou, puisque telle était sa destinée. Ce malheureux, après quelques années de réclusion, en vint à se persuader qu'il était complètement guéri de sa maladie ; et il adressa requête sur requête à l'archevêque, dans lesquelles il exposait en très-bon style et bien raisonné, que Dieu, dans sa miséricorde, lui ayant rendu le jugement, il n'existait plus de prétexte pour le détenir dans le déplorable état où il gémissait depuis si long-temps. Il se récriait sur-tout contre l'opiniâtre convoitise de ses parents, qui, pour jouir de son patrimoine, et se l'approprier impunément, avaient toujours prétendu que la folie dont il avait été affligé ne guérirait jamais. L'archevêque, touché de sa si-

tuation, et à demi persuadé par le ton de raison qui régnait dans ses réclamations, chargea son premier aumônier de prendre des renseignements auprès du directeur de l'hôpital; de voir lui-même le prétendu fou, et de le remettre en liberté, si en effet il le trouvait aussi sain d'esprit qu'il semblait l'être. L'aumônier se rendit à l'hôpital, et vit le directeur qui déclara que l'homme en question était toujours fou; qu'à la vérité, souvent ils s'exprimait avec beaucoup de sens et de raison; mais que ces temps lucides, quoique fréquents, finissaient toujours par un flux d'extravagances qui caractérisaient parfaitement la folie; qu'au surplus, il était à propos que l'envoyé de monseigneur en fit lui-même l'expérience. On appela le licencié; et l'aumônier, pendant plus d'une heure, l'entretint sur différents sujets, sans pouvoir remarquer dans ses discours un seul mot de travers, ou qui n'indiquât l'esprit le plus sain. Entre autres choses que dit le licencié, très-propres à donner la meilleure opinion de sa tête, il observa que son plus grand malheur, sa maladie vraiment incurable, était d'avoir une fortune assez considérable pour stimuler la cupidité de ses parents; et qu'ils n'avaient rien oublié, rien épargné pour assurer le succès de leur criminelle imposture, puisqu'à force de cadeaux ils étaient parvenus à mettre dans leurs intérêts jusqu'au directeur de la maison; mais que le témoignage de ce

directeur inique et séduit ne méritait aucune confiance, et se trouvait contredit par l'évidence. Enfin il en dit tant et si bien, qu'il parvint à rendre ses parents très-noirs, et le directeur fort suspect aux yeux de l'aumônier, qui, ne considérant plus le prétendu fou que comme une victime, résolut de le présenter de suite à l'archevêque, afin que le prélat pût juger lui-même ce malheureux et lui faire rendre prompt justice. En conséquence, l'aumônier enjoignit au directeur de remettre au licencié les vêtements avec lesquels il était entré dans la maison, et déclara qu'il allait l'emmenner. Le directeur eut beau résister, soutenir encore que le fou était toujours fou, et inviter l'aumônier à ne pas se compromettre si légèrement; comme celui-ci persista de par l'ordre de monseigneur, il fallut lui céder. On remit donc au licencié ses habits; et aussitôt qu'il se vit délivré de l'accoutrement de la maison, il supplia son libérateur de lui permettre d'aller faire ses adieux à ses compagnons de misère. L'aumônier jugea cette demande si peu déplacée, qu'il voulut lui-même l'accompagner fort aise de cette occasion de voir les fous de la maison; et quelques autres curieux qui se trouvaient présents, ayant demandé la permission d'être de la partie, tous ensemble, sous la conduite du directeur, ils montèrent à la galerie des fous. Le licencié s'arrêta devant une loge grillée dans laquelle était un fou

ordinairement furieux , mais calme en ce moment.
« Mon frère , lui dit-il , je viens vous dire adieu.
» Je quitte cette maison , et je vais enfin retrouver
» la mienne. Comptez sur mes services , si je puis
» vous être bon à quelque chose. Dieu , dans sa
» miséricorde , a daigné prendre pitié de moi ; et
» tout indigne que je suis d'un si grand bienfait ,
» il a bien voulu me rendre la raison que j'avais eu
» le malheur de perdre. Cette nouvelle preuve de
» sa toute-puissance , doit ranimer vos espérances ;
» ce qu'il a fait en ma faveur , sans doute , il le fera
» pour vous , si vous mettez en lui toute votre con-
» fiance. En attendant , je me ferai un plaisir de
» vous envoyer de temps en temps quelques bons
» aliments ; ils faciliteront votre guérison ; car je
» suis persuadé , d'après ma propre expérience , que
» la cruelle maladie qu'on appelle folie , est essen-
» tiellement causée par les vapeurs digestives qui
» vont travailler le cerveau , quand elles ne trouvent
» rien à élaborer dans l'estomac. Prenez courage ,
» mon frère , prenez courage ; songez que l'abatte-
» ment n'aboutit qu'à neutraliser nos forces , et à
» précipiter l'instant de notre destruction. »

L'obligeante tirade du licencié avait fixé l'attention d'un autre fou , qui , nu dans sa cage , où il était couché sur un méchant paillason , se leva pour demander , d'un ton arrogant , quel était donc ce fou qui prétendait s'en aller et se disait guéri.

« C'est moi , mon frère , lui répondit le licencié ;
» c'est moi qui , grâce au ciel , ne suis plus dans le
» cas d'être détenu dans cette maison. — Prends
» garde à ce que tu me dis là , licencié , répliqua le
» fou , le diable est malin , plus malin que toi ; crois-
» moi , prends ton parti , reste ici , tu n'auras pas la
» peine d'y revenir. — Pourquoi donc y reviendrais-
» je , reprit le licencié , puisque je ne suis plus fou.
» — Tu n'es plus fou , répliqua l'autre , tu t'en vas
» sans ma permission ! Tu oublies qui je suis ! ce
» que tu dois au grand Jupiter !... hé bien , va....
» mais je punirai Séville de la sottise qu'elle fait au-
» jourd'hui , en te faisant sortir d'ici ; oui , je jure
» de la châtier si sévèrement , qu'on s'en souviendra
» *per omnia secula seculorum, amen...* Ne sais-tu donc
» plus , chétif licencié , que je le puis comme je le
» dis ; que je suis le véritable Jupiter tonnant ; que
» je tiens dans mes mains la foudre exterminatrice ;
» que je fais , quand il me plaît , trembler l'univers ;
» et que je puis , quand je le voudrai , le réduire
» en cendres ? Mais , pour corriger cette imbécile
» cité , j'userai de clémence.... Je veux bien ne pas
» l'anéantir , et je me borne à ne pas lui accorder
» une goutte de pluie , ni sur elle , ni sur son terri-
» toire , pendant trois ans , à compter du jour et
» de l'heure de cet irrévocable arrêt.... Prétendre
» que tu n'es plus fou , et que je le suis , moi !...
» te remettre en liberté , et me retenir en cage ! Ah !

» coupable Séville! sèche, sèche sur pied!... va,
» je ferai pleuvoir comme je me ferai pendre... »

Le ton du fou, et la bizarrerie de sa folie, causaient aux assistants une sorte d'étonnement pénible, que le licencié prit pour de la frayeur. « Monsieur, dit-il à l'aumônier en le tirant un peu » à l'écart, soyez sans inquiétude; ne vous alarmez » pas des menaces de ce fou de Jupiter. S'il s'entête » à ne pas vous donner de la pluie, moi qui suis » Neptune, et souverain dispensateur de toutes les » eaux de l'univers, je vous promets de vous en don- » ner, bon gré malgré lui, tout autant qu'il en sera » besoin. — Seigneur Neptune, répondit l'aumô- » nier bien surpris, je vous suis pour mon compte » très-obligé; mais je crois convenable de ne pas » vous brouiller avec le seigneur Jupiter; et pour » faire la paix avec lui, je vous engage à rester ici » comme lui. Je reviendrai vous prendre, quand » les circonstances le permettront mieux qu'aujourd'hui. »

Le directeur et les assistants ne purent retenir de violents éclats de rire. L'aumônier un peu confus, s'empressa de prendre congé de la compagnie. On déshabilla le licencié; on lui endossa de nouveau l'uniforme de la maison; on le réintégra dans sa loge..... et ici finit l'histoire, ajouta le barbier en souriant malignement.

— Monsieur le barbier, reprit Don Quichotte,

c'est donc là cette histoire qui vous semblait placée ici si à propos, si bien, que vous ne pouviez tenir à l'envie de nous la raconter? Ah! Monsieur du rasoir, vous avez la main lourde, ou plutôt vous écorchez votre monde à plaisir; car vous n'êtes pas homme à ignorer que toute comparaison blesse au moins l'un des deux objets, lorsqu'elle est de mérite à mérite; et sûrement tous les deux, quand elle est du genre de celle-ci... Quoi qu'il en soit, je baisse pavillon devant votre dieu Neptune; et, pour peu que cela vous arrange, je ne prétendrai point que vous me fassiez la grâce de m'accorder la raison. Mais je n'en persisterai pas moins à soutenir de toutes mes forces, que l'on a grand tort aujourd'hui de ne point chercher à faire renaître les beaux jours de la chevalerie errante. Non, je le répète, ce siècle pervers et dégradé n'est pas digne de ces chevaliers errants si fameux qui se chargeaient seuls de la défense d'un royaume, ou qui, à défaut d'ennemis étrangers, se dévouaient à rester toujours armés pour protéger l'innocence et la virginité des demoiselles; pour défendre l'honneur des dames; pour secourir la veuve et l'orphelin, humilier le superbe, et venger par-tout le faible des injustices du fort. Les chevaliers d'aujourd'hui, en général, ne sont plus que des freluquets musqués, plus jaloux d'une toilette brillante et recherchée, que de la noble armure des héros. On n'en voit plus, comme

autrefois, passer les nuits à la belle étoile, en toutes saisons, toujours à cheval, toujours la lance ou l'épée à la main, braver et vaincre le sommeil même. On n'en voit plus, aujourd'hui, courir le monde à travers champs, forêts, vallons et montagnes; arriver enfin au bout du continent, sur la plage déserte de l'immense Océan; le trouver dans un de ces momens de fureur où il roule l'une sur l'autre, et avec un fracas effroyable, d'énormes montagnes d'eau; s'élancer néanmoins dans la première nacelle, sans rames, ni mât, ni voiles qui se présente; s'abandonner, dans ce frêle esquif, aux vagues mugissantes que la tempête lance du fond de l'abîme au sein de la nue qui les repousse et les précipite à coups de foudre; dompter tous les éléments furieux, et finir par aborder paisiblement, à trois ou quatre mille lieues de distance, dans des régions inconnues, où il lui arrive d'autres aventures, dignes, non pas d'être écrites ou imprimées de la manière ordinaire, mais d'être gravées sur le bronze... Voilà ce qu'on voyait autrefois. Aujourd'hui, la paresse, l'oisiveté, la mollesse, trop souvent des vices plus honteux encore, caractérisent nos soi-disant chevaliers; aujourd'hui, on parle beaucoup du métier des armés, et on ne les manie plus. Une froide théorie a remplacé l'audacieuse, la bouillante activité des guerriers. Aussi, plus de ces vertus ni de ces actions sublimes; plus de ces coups héroïques, de ces

prouesses prodigieuses qui ont illustré les siècles de la chevalerie errante.... Et en effet, Messieurs, où trouveriez-vous à présent un chevalier vaillant et modeste en même temps comme le fameux Amadis de Gaule; sage et habile comme l'admirable Palmerin d'Angleterre; doux et modéré comme le brave Tirant-le-Blanc; galant et spirituel comme le célèbre Lisouart de Grèce; adroit et terrible comme le formidable Don Bélianis; intrépide comme Périon de Gaule? Affronte-t-on aujourd'hui le péril et la mort avec autant d'audace que Félix-Mars d'Hyrcanie? Est-on loyal comme Esplandian, impétueux comme Don Cirongilio de Thrace, fier et brillant comme Rodomont, prudent comme le grand roi Sobrinø? Est-on entreprenant comme Renaud, invincible comme Roland, aimable et civil comme ce redoutable Roger, de qui, suivant le cosmographe Turpin, descendent les ducs de Ferrare d'aujourd'hui?... Tous ces chevaliers, Monsieur le curé, et beaucoup d'autres que je pourrais encore vous nommer, furent chevaliers errants, et ils furent la gloire et l'ornement de leur siècle. Ce sont ces chevaliers si justement célèbres, c'est-à-dire, ceux de cette trempe qui existent encore, que je conseillerais au roi de convoquer, pour attendre de pied ferme la flotte ottomane. Sa majesté s'éviterait bien des embarras, s'épargnerait bien des dépenses; et, d'ailleurs, elle pourrait d'avance

être assurée qu'il n'en échapperait pas une moustache turque. A présent, Messieurs, que je vous ai dit mon secret, continua Don Quichotte, si monsieur l'aumônier ne juge pas à propos de me tirer d'ici, j'en serai quitte pour y rester : vous sentez, Seigneur Plat à barbe, que ceci n'est qu'une manière de vous notifier que je vous ai parfaitement bien compris, et que votre historiette n'est point tombée à terre.

— Sur mon âme, Seigneur Don Quichotte, répondit le barbier, vous ne devez point m'en vouloir : Dieu m'est témoin que je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

— Que je le sois ou que je ne le sois pas, répliqua Don Quichotte, c'est mon affaire, et....

— Le curé voyant Don Quichotte en disposition de se fâcher, l'interrompit pour le distraire, et lui dit : — Moi, Seigneur Don Quichotte, quoique, jusqu'à présent, je n'aie pas beaucoup mis du mien dans la conversation, je n'en pense pas moins, et je vous avoue que tout ce que vous venez de nous dire me fait naître un scrupule qui tracasse ma conscience.

— Monsieur le curé sait qu'il peut tout dire ici sans craindre de me désobliger, reprit Don Quichotte. J'invite sa conscience à se débarrasser du scrupule qui la tracasse ; je serais vraiment fâché qu'elle restât plus long-temps en peine.

— Puisque vous le permettez, dit le curé, je vous déclare franchement que je me fais un cas de conscience de croire que tous ces chevaliers dont vous nous avez détaillé les noms et les mérites aient réellement existé en chair et en os. Je penserais, au contraire, qu'ils ne sont tous que des personnages fabuleux, imaginés par des hommes qui rêvaient tout éveillés, ou pour mieux dire qui étaient à moitié endormis.

— Erreur, Monsieur le curé, erreur capitale, reprit Don Quichotte; et malheureusement vous n'y êtes pas seul dans cette erreur. Beaucoup de gens, bons esprits d'ailleurs, se refusent comme vous à croire que les chevaliers errants dont nous parle l'histoire aient jamais existé. J'ai eu souvent l'occasion de disputer sur ce point; il est des êtres que je n'ai pu persuader; mais il en est que j'ai convaincus, parce que toutes les têtes ne sont pas également rebelles aux démonstrations de la vérité. Quant à moi, je suis tellement certain que tous ces chevaliers ont existé, que j'affirmerais presque que j'ai vu de mes propres yeux le fameux Amadis de Gaule. Il me semble toujours le voir; c'était un homme de haute et superbe taille, beau de figure, quoique un peu pâle; il avait la barbe noire et très-fournie; le regard assuré, noble et doux; parlant peu, se mettant difficilement en colère, et en revenant facilement. Quoique je n'aie jamais vu

les autres, je les dépeindrais, je crois, tous et tout autant qu'il s'en trouve dans toutes mes histoires, presque aussi juste que je viens de vous dépeindre le grand Amadis. Je suis persuadé qu'en étudiant leurs actions, leur conduite, leurs habitudes, un observateur attentif et connaisseur en physionomies, parviendrait à se faire une idée exacte de leurs traits, de leur stature, et même de la couleur de leurs cheveux.

—Et le géant Morgant, Seigneur Don Quichotte, demanda le barbier, quelle taille avait-il? Il devait être terriblement grand, celui-là!

—Quant aux géants, répondit Don Quichotte, leur existence a été souvent contestée aussi. Mais je suis de l'opinion de ceux qui n'en ont jamais douté; et je me fonde principalement sur l'Écriture sainte, qui certes est infallible. Elle nous parle d'un Goliath, énorme Philistin, haut de sept coudées et demie; et cette taille assurément est très-gigantesque. Il paraît d'ailleurs constaté qu'en Sicile on a trouvé des os de jambes et de bras de grosseur et de longueur telles, qu'un simple calcul de géométrie anatomique démontre que les porteurs de ces bras et de ces jambes étaient dans leur temps de la hauteur des plus hautes tours, et par conséquent de véritables géants. Pour en revenir à Morgant, je ne vous dirai point au juste quelle taille il avait, parce que dans le vrai je n'en sais

rien ; mais je suis convaincu qu'il n'était pas de la grande taille des géants, car on voit fréquemment dans son histoire qu'il a couché dans tel ou tel château ; et de ce qu'il s'est trouvé des appartements ordinaires capables de le contenir , je conclus avec raison , je crois , qu'il n'était pas d'une hauteur si démesurée.

— Cela me paraît démontré , dit le curé qui s'amusait beaucoup d'entendre extravaguer Don Quichotte. Ainsi donc , ce Renaud de Montauban , ce célèbre Roland , ces douze pairs de France , qui tous ont été , dites-vous , chevaliers errants , vous pourriez aussi nous détailler comment ils étaient faits ?

— Oui certainement , répondit Don Quichotte ; et j'assure que Renaud avait une grosse et large figure , le teint vif et vermeil , les yeux vacillants et un peu plus qu'à fleur de tête ; qu'il était pointilleux en diable , et toujours prêt à se mettre en fureur ; qu'il avait le ton un peu chenapan , et qu'il aimait à s'encanailler. Quant à Roland , Orland ou Rotoland (car il est traité sous ces trois noms indistinctement dans ses différentes histoires) , j'ai de fortes raisons pour assurer que c'était un homme de moyenne taille ; qu'il avait les épaules larges , et si hautes qu'il en semblait un peu voûté ; le teint rembruni , la barbe épaisse et rude , les yeux durs et menaçants , le corps extrêmement

velu, l'humeur fière et taciturne, et cependant le ton d'un homme bien né.

— Ma foi, reprit le curé, si Roland n'a pas été plus joli garçon que vous ne le faites, il n'est pas étonnant que sa belle Angélique l'ait planté là pour le jeune Maure à barbe naissante auquel on dit qu'elle s'est donnée; et on ne peut guère la blâmer d'avoir préféré le doux, le gentil Médor, à ce farouche Roland.

— Cela n'excuse point la belle Angélique, répliqua Don Quichotte; cette Angélique n'en passe pas moins assez généralement aujourd'hui pour une dévergondée, une coureuse, une femme à caprices; et ses fredaines ne l'ont pas rendue moins célèbre, ne sont pas moins connues de tout le monde que son extrême beauté. Elle a follement dédaigné, rebuté nombre de grands personnages, d'adorateurs importants à tous égards, pour un jeune page imberbe, aimable sans doute, mais sans fortune, sans nom, et qui serait resté à jamais inconnu, obscur, ignoré, sans la célébrité que lui a valu la bienveillance du fameux Arioste, qui, au reste, ne pouvait guère chanter la belle sans parler de son amant chéri. Observons pourtant que ce grand poëte, apparemment pour ne pas souiller ses vers d'images indécentes, ne voulut plus s'occuper d'elle, du moment qu'elle se fut livrée à Médor, et qu'il se contente d'en dire, *un*

autre peut-être la chantera plus longuement. Il a deviné juste ; un fameux poète andalous a , depuis , chanté les larmes d'Angélique , et pleuré avec elle ; et un autre poète castillan et non moins fameux a encore chanté sa beauté.

— Quoi ! dit le barbier , tant de poètes ont loué cette célèbre Angélique , malgré ses sottises et ses impertinences , et pas un seul ne l'a un peu houspillée ?

— Oh , répondit Don Quichotte , je crois très-fort que si Sacripant ou Roland eussent su tourner des vers , ils n'auraient pas manqué de vous savonner la belle de la bonne manière ; car , en général , messieurs du Parnasse sont très-enclins à satiriser les dames qu'ils n'ont pu subjuguier ; ce qui , soit dit entre nous , n'est ni généreux , ni même honnête. Au surplus , je déclare qu'il n'est jamais venu à ma connaissance un seul vers difamatoire contre madame Angélique , qui pourtant n'a pas mal fait des siennes , et d'un bout du monde à l'autre....

En ce moment on entendit dans la cour une rumeur extraordinaire dominée par les cris de la nièce et de la gouvernante , et sur-le-champ les deux amis de Don Quichotte le laissèrent pour courir au bruit.

CHAPITRE II.

Grande querelle entre Sancho Pansa, la nièce et la gouvernante de Don Quichotte, et autres choses non moins importantes.

LE vacarme qu'entendirent Don Quichotte et ses amis n'était autre chose qu'une rixe assez vive, survenue entre la gouvernante et la nièce d'une part, et de l'autre Sancho Pansa, qui, pour parvenir jusqu'à Don Quichotte, assiégeait sa porte, tandis que ces deux dames la lui disputaient du bec et des ongles.

— Que veut ce magot chez nous ? lui criait aigrement la gouvernante. Passe ton chemin, l'ami. C'est donc toi qui enjôles ainsi notre pauvre maître ! C'est toi qui lui fourres en tête la diabolique fantaisie de courir les champs !

Gouvernante de Satan ! lui ripostait Sancho, l'enjôlé de nous deux, celui qu'on fait courir les champs, je te dis que c'est moi, entends-tu, et non pas ton maître ; et qu'à vous deux vous vous trompez chacune de moitié. N'est-ce pas lui qui me mène, puisqu'il marche toujours devant, et moi derrière ? N'est-ce pas lui qui, avec ses fagots et cette chienne

d'île tant promise , que j'attends encore , m'a fait tout planter là pour le suivre ?

— Que ton île t'étouffe , maudit Sancho ! reprenait la nièce. Une île ! une île ! glouton que tu es !

— Cela ne se mange pas , la demoiselle , répondait Sancho ; cela se gouverne comme qui dirait une ville et son alcade.

— Malgré toutes tes sornettes , concluait la gouvernante en le repoussant , tu n'entreras pas ici ; passe ton chemin , te dis-je , méchant garnement , va gouverner ta chaumière , misérable ! va piocher ton jardinet , cela vaudra mieux pour toi.

Le curé et le barbier s'amusaient comme des bienheureux de ce colloque , mais non pas Don Quichotte , qui tremblait que Sancho , trop poussé , ne lâchât quelques balourdises nuisibles aux projets ou à la réputation de son maître. Il se pressa d'imposer silence aux deux femelles , et leur ordonna de laisser la porte libre à Sancho.

Les deux amis alors prirent congé de Don Quichotte , bien convaincus que le rétablissement de sa tête était désormais impossible , puisque , malgré leurs soins , elle était toujours farcie des mêmes chimères chevaleresques. — Vous verrez , mon compère , dit le curé , que nous aurons perdu nos peines , et qu'à l'instant où nous y penserons le moins , notre homme fera encore une escapade.

— Je le crois comme vous , répondit le barbier ;

mais j'avoue que je suis encore moins surpris de l'opiniâtreté de la folie du chevalier, que je ne le suis de l'extravagante crédulité de l'écuyer. Je le vois tellement embéguiné de la future possession de son île, que je défie qu'on parvienne jamais à l'en désabuser.

— Que Dieu les prenne en pitié, dit le curé, je n'y sais plus d'autre remède. Quant à nous, mon ami, restons à l'affût, et attendons le résultat des projets de ces deux têtes perdues. Couple bizarre ! mais, il en faut convenir, si bien assorti, que l'un sans l'autre serait infiniment plus à plaindre et moins intéressant.

— Cela est vrai, dit le barbier, si vrai, qu'en effet je ne sais ce que je ne donnerais pas pour entendre ce qu'ils se disent en ce moment.

— Patience, reprit le curé, patience, nous en saurons sûrement quelque chose par madame la gouvernante ; elle n'est pas femme à manquer une si belle occasion d'écouter à la porte.

Don Quichotte se fit fermer soigneusement en dedans par Sancho lui-même ; et dès qu'il se vit seul avec lui, il lui dit d'un ton aigre doux : — Je suis extrêmement choqué, Sancho, de ce que tu dises que c'est moi qui t'ai fait quitter ton manoir ; je le suis sur-tout de la manière dont tu le dis. Tu dois savoir que moi aussi j'ai quitté le mien, et que le mien vaut bien le tien. Sois plus juste, mon en-

fant , et confesse le vrai. Confesse que ce que nous avons fait , nous l'avons fait ensemble ; qu'ensemble nous sommes partis ; qu'ensemble nous avons marché et couru les glorieux hasards de la chevalerie errante ; que ma fortune , bonne ou mauvaise , fut toujours la tienne , avec cette différence cependant , que toujours dans ses faveurs elle te fut plus profitable , et dans ses rigueurs moins adverse qu'à moi ; car si une seule fois tu fus berné sur la couverture , moi cent fois n'ai-je pas été moulu , brisé de coups ?...

— Et cela était juste , interrompit Sancho ; car vous m'avez , je crois , enseigné vous-même que les mauvais revenant-bons de la chevalerie errante appartenaient plutôt aux chevaliers qu'aux écuyers.

— Oui , Sancho. Mais songe que *quando caput dolet*...

— Oh ! interrompit Sancho , je n'entends plus ce langage-ci.

— Cela veut dire , reprit Don Quichotte , que quand la tête souffre , tous les membres souffrent aussi. Or , moi qui suis ton seigneur et maître , je suis , en cette qualité , *ta tête* ; et toi , tu n'es que *mes membres* , puisque tu es à mon service , à mes ordres , mon serviteur ; donc le mal qui m'arrive tu dois le ressentir aussi ; et réciproquement , moi , *ta tête* , je ressens le mal qui te survient , à toi , *mes membres*.

— Je comprends , répliqua Sancho. Néanmoins , pendant que l'on me faisait sauter sur la couverture , moi , *vos membres* , je me rappelle très-bien que par-dessus la petite muraille de la basse-cour , je voyais vous , *ma tête* , qui me regardait pirouetter en l'air , et qu'elle ne faisait pas la moindre de ces grimaces que l'on fait toujours quand on souffre. Pourtant , vous , *ma tête* , deviez souffrir , car moi , *vos membres* , je souffrais en diable.

— Sancho , reprit Don Quichotte , ne voudrais-tu pas dire à présent que je ne souffrais pas lorsqu'on te bernait si rudement ? Ne le pense point , mon enfant ; garde-toi de le dire ; assure-toi bien , au contraire , que j'en souffrais plus cruellement de l'âme que toi du corps... Mais ce n'est pas là le moment d'approfondir cette discussion ; nous la reprendrons à loisir. Autre chose aujourd'hui me presse et nous intéresse. Sancho , mon ami , apprends-moi , je te prie , ce qu'on dit de moi dans le pays ; quelle est sur mon compte l'opinion publique , et en particulier celle du peuple , celle de la noblesse , celle des chevaliers ? Que disent-ils de ma valeur , de mes exploits , de ma courtoisie ? Que dit-on de l'étonnant projet que j'ai conçu de faire revivre l'antique chevalerie errante ? Je veux , Sancho , que tu me dises ce qui t'est revenu. Je veux sur-tout que tu me le dises franchement , sans rien ajouter à ce qui peut me flatter , ni rien re-

trancher de ce qui pourrait me déplaire. Songe , mon ami , que le premier devoir des serviteurs fidèles et affectionnés , est de dire à leurs maîtres la vérité telle qu'elle est , sans l'embellir par adulation , ou la déguiser par respect. Apprends , Sancho , que si la sévère vérité pouvait toujours parvenir toute nue jusque sous les yeux des puissants de la terre , nous verrions d'autres temps que ceux-ci ; ce siècle ne serait pas un vrai siècle de fer pour tant de malheureux , et cesserait bientôt de n'être le siècle d'or que pour un si petit nombre de privilégiés. Au résultat , mon enfant , j'attends de toi la vérité telle que tu la sais , telle qu'elle t'est parvenue.

— Je vous la dirai bien volontiers , mon bon maître , et toute crue , répondit Sancho , mais à condition que vous ne vous mettez pas en colère.

— Je te le promets , reprit Don Quichotte ; ainsi parle librement , et sur-tout sans détour.

— Je vous dirai donc d'abord , reprit Sancho , que l'opinion de tous , grands , petits et moyens , est que vous êtes fou , complètement fou , et que moi j'extravague pour le moins autant que vous. Les nobles prétendent que vous ne savez seulement pas encore l'A B C des règles de la noblesse , puisque , sans rime ni raison , vous avez endossé le *don* par-dessus votre nom , et pris des airs de chevalier sans autre droit que quelques morceaux de champ et deux mauvais habits. Les chevaliers sont

piqués au vif de ce qu'un noble de si mince échantillon, un noble à bas noirs rapetassés en soie verte, ait osé parier avec eux.....

— Ceci cependant ne m'est point applicable, interrompit Don Quichotte : on sait que je suis toujours bien vêtu, et jamais rapetassé ; que si parfois on voit quelques trous à mes habits, ce ne sont pas des trous de misère, mais d'honorables témoignages du séjour et du mouvement presque continu de mes armes sur ma personne.

— Quant à la vaillance de votre Seigneurie, continua Sancho, pour ce qui est de vos prouesses, de vos entreprises, de votre courtoisie, chacun en jase à sa manière. Les uns disent que si vous êtes fou, au moins vous faites rire ; d'autres, que vous êtes brave, mais maladroit et malencontreux ; courtois, mais ridicule ; enfin on vous retourne de tous les côtés si rudement, et moi aussi, que je ne comprends pas trop comment nous n'en avons pas toutes les côtes brisées.

— Sancho, reprit Don Quichotte, il ne faut pas t'en étonner ; par-tout où éclate le mérite, il déchaîne l'envie et la persécution ; et aucun des grands hommes qui ont illustré la terre n'a pu se garantir des traits de la calomnie. Jules César, le plus vaillant, le plus habile capitaine de son siècle et de beaucoup d'autres, tant passés que futurs, n'a-t-il pas été accusé d'une ambition criminelle, et taxé de

certaines habitudes sales et honteuses ? Cet Alexandre , conquérant d'une partie du monde , et si justement surnommé le Grand , ne passe-t-il pas pour avoir eu trop de penchant à l'ivrognerie ? Et cet Hercule si fameux , que ses innombrables travaux ont divinisé , ne lui reproche-t-on pas sa faiblesse auprès des belles , et son excessive incontinence ? N'a-t-on pas dit de Don Galaor , frère d'Amadis de Gaule , qu'il fut par trop querelleur ? et d'Amadis lui-même qu'il était trop mignard , qu'il pleurait comme un enfant ? Certes , Sancho , si d'aussi grands hommes n'ont pu imposer silence à la calomnie , j'aurais mauvaise grâce à prétendre en être plus ménagé qu'eux : heureux encore qu'elle ne se permette sur mon compte que ce que tu viens de m'apprendre !...

— Ho ! vous n'êtes pas au bout , interrompit Sancho ; et la queue donc ! c'est le plus difficile à écorcher que la queue ! Imaginez-vous , mon bon maître , qu'en comparaison de la queue , tout ce que je viens de vous dire n'est encore que du sucre et du gâteau... Mais si vous voulez en savoir davantage , j'irai vous chercher quelqu'un qui vous contera tout. C'est Samson Carrasco , le fils du voisin Barthélemi Carrasco. Il est arrivé hier au soir , il revient des études de Salamanque , et le voilà bachelier. J'ai couru , tout gros de le revoir , lui donner la bienvenue ; et après les premiers

compliments, il m'a conté pour nouvelle que votre histoire courait le monde, imprimée dans des livres, et qu'elle s'appelait l'*Histoire du vaillant gentilhomme Don Quichotte de la Manche*; que moi j'étais dedans tout de mon long, et avec mon véritable nom de Sancho Pansa; que madame Dulcinée du Toboso y était aussi; et je ne sais combien d'autres choses, qui pourtant ne se sont passées qu'entre vous et moi seuls; ce qui m'a tellement effrayé, que j'en ai fait le signe de la croix, ne pouvant comprendre comment, si ce n'est pas le diable lui-même, celui qui les a imprimées a pu savoir toutes ces choses-là.

— Tu n'y es pas, reprit Don Quichotte; c'est tout simplement parce que notre historien est un enchanteur, et parce que messieurs les enchanteurs ne sont jamais embarrassés de découvrir ce qu'il leur plaît d'écrire.

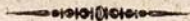
— Non, répliqua Sancho, ce n'est point un enchanteur; le bachelier me l'a nommé; c'est un certain Cid Hamet Bénéngi... Bénéngé... Bénéngille, je crois.

— Ah! c'est un Maure, s'écria Don Quichotte; je le vois à la qualification de Cid, qui n'appartient qu'aux grands de cette nation.

— Cela se peut, reprit Sancho; mais, encore une fois, si vous voulez en savoir davantage, je cours chercher notre homme.

— Ma foi, mon enfant, je t'avoue que tu me ferais grand plaisir. Je suis singulièrement ému de ce que je viens d'apprendre ; et dans le vrai, je ne boirai ni ne mangerai de bon cœur que je ne sache tout.

Sur ce, Sancho courut chercher le bachelier, et le ramena bientôt après. On ne verra que dans le chapitre suivant ce qui se dit et se passa entre eux trois.



CHAPITRE III.

Entretien remarquable entre Don Quichotte, Sancho Pansa, et le bachelier Samson Carrasco.

EN attendant l'arrivée du bachelier, Don Quichotte, très-soucieux, se torturait l'imagination pour comprendre comment son histoire imprimée courait déjà le monde, tandis que son épée était encore fumante du sang qu'elle avait fait couler dans tant de batailles; et après bien des combinaisons, il conclut que la chose n'ayant été possible qu'à l'aide des moyens particuliers de la magie, son historien ne pouvait être qu'un enchanteur. Mais alors nouveau sujet d'inquiétude : — Car, se disait-il, quel peut avoir été le but de cet historien ? Est-il un de ces bienfaisants écrivains uniquement occupés de la gloire de leur héros ? N'est-il qu'un de ces détracteurs malveillants dont le talent perfide ravalerait si facilement les plus hauts faits de chevalerie au niveau des actions les plus communes d'un simple écuyer ?... Mais non, continuait-il ; si mon histoire existe, elle est nécessairement histoire de chevalerie : elle ne peut donc être que noble, riche, brillante, et sur-tout véritable.

Cette conséquence le tranquillisait un peu ; mais soudain il retombait dans ses inquiétudes , en pensant que son historien n'était qu'un Maure , et que généralement tous ces mécréants sont fourbes , menteurs , sans délicatesse. — Comment , par exemple , se disait-il , un homme de cette race immonde aura - t - il traité le chapitre de mes amours ?.... L'aura-t-il fait avec assez de décence et de discrétion , pour ne pas compromettre la réputation de ma sans pareille Dulcinée du Toboso ? Aura-t-il pu parler dignement de mon respect pour elle ; de cette imperturbable fidélité qui m'a fait dédaigner tant de princesses , tant de reines , tant d'impératrices , et résister aux tentations les plus séduisantes , aux occasions les plus glissantes , aux impulsions naturelles les plus décidées ?

Sancho et le bachelier arrivèrent enfin fort à propos pour faire diversion à ses perplexités. Don Quichotte accueillit Carrasco avec beaucoup d'affabilité. C'était un petit homme , tout Samson qu'il se nommait. Il avait environ vingt-quatre ans , l'œil vif , le nez au vent , la bouche grande et riante , la figure ronde et vermeille : caractère de physiologie qui annonçait une humeur enjouée , et même un tant soit peu malicieuse. En abordant Don Quichotte , il débuta respectueusement par se mettre un genou en terre : — Daignez , Seigneur Don Quichotte de la Manche , lui dit-il , m'admettre

à l'honneur de vous baiser la main. J'en jure par l'habit que j'ai sur le corps, Seigneur, je reconnais en vous la perle des chevaliers errants; celui qui n'eut et n'aura jamais d'egal. Honneur et grâce, mille fois, au savant Cid Hamet Bénengely, qui a si dignement écrit votre magnifique histoire; honneur et grâce encore à l'obligeant amateur castillan qui l'a traduite de l'arabe en notre langue, pour l'instruction et le perpétuel amusement du genre humain.

— Il est donc bien vrai, lui répondit Don Quichotte en le relevant, que mon histoire existe, et que c'est un Maure qui l'a écrite?

— Rien n'est plus vrai, Seigneur, reprit Samson; et je puis vous certifier qu'en ce moment il en existe plus de douze mille exemplaires, imprimés tant en Portugal qu'à Barcelone et à Valence. On dit même qu'il s'en imprime actuellement une forte édition à Anvers; et j'ose vous prédire, moi qui m'y entends, qu'un jour elle sera traduite dans toutes les langues.

— C'est une bien douce satisfaction pour un homme, répondit Don Quichotte, que d'être présenté de son vivant à l'estime des nations, et de voir son histoire imprimée dans toutes les langues; car vous sentez que, sous tout autre rapport, tant de célébrité ne serait qu'un supplice pire que la mort.

— Votre Seigneurie n'a rien à désirer à cet

égard, reprit le bachelier. Vous êtes traité par votre historien, de manière à vous assurer à jamais la prééminence parmi les chevaliers errants passés et futurs. Il a peint jusqu'à votre personne avec tant de vérité, qu'en vous voyant, il n'est pas un de ses lecteurs qui ne doive vous reconnaître. Il a célébré avec la même précision toutes les hautes vertus de votre Seigneurie, son incroyable intrépidité, sa noble audace dans ses entreprises, sa patience héroïque dans l'adversité, sa stoïque résignation contre les coups et les blessures, et sur-tout ses chastes amours avec madame Dona Dulcinée du Toboso.

— Jamais, interrompit Sancho, nous n'avons donné du *Dona* à madame Dulcinée du Toboso ; ainsi voilà déjà l'histoire en défaut.

— C'est peu de chose, ce n'est rien que cette erreur, dit le bachelier.

— Non, certainement, reprit Don Quichotte, et cela ne valait pas la peine d'interrompre monsieur le bachelier. Je lui en demande pardon ; et je le prie de me dire quelles sont celles de mes aventures que l'on prise le plus.

— Les opinions sont partagées, répondit le bachelier, parce que chacun juge d'après son goût, et que, comme vous savez, les goûts sont différents. Les uns préfèrent votre bataille, à jamais fameuse, contre ces géants qui se changèrent en autant de

moulins à vent. Les autres sont pour la curieuse aventure des moulins à foulons. Certains, pour celle de ces deux grandes armées que vous forçâtes à se transformer en troupeaux de moutons. J'ai vu des amateurs pour l'aventure du mort de Ségovie. J'en ai vu, et même en assez grand nombre, pour celle de ces ingrats galériens dont votre valeur rompit si généreusement les chaînes. J'en ai vu, enfin, pour celle des géants bénédictins, et pour votre rude bataille contre le Biscayen.

— Dites-moi, Monsieur le bachelier, demanda Sancho, l'histoire en question fait-elle mention de notre aventure avec certains muletiers yangois, à l'occasion d'une certaine crânerie de Rossinante?

— Rien n'est resté dans l'écritoire de l'historien, reprit Samson : il raconte tout ; tout, jusqu'aux pirouettes qu'un jour le pauvre Sancho Pansa fit sur la couverture.

— Voilà encore l'histoire en défaut, reprit Sancho ; car ce fut en l'air, et non pas sur la couverture, que se firent mes pirouettes.

— Il y a du haut et du bas dans toutes les histoires de ce monde, mon enfant, dit Don Quichotte, particulièrement dans celle des chevaliers errants, qui, plus que tous les autres, sont exposés aux vicissitudes de la fortune. Tu devrais bien, enfin, te consoler de ces malheureuses pirouettes, et n'en plus parler.

— Néanmoins, reprit le bachelier, certains critiques pensent que dans votre histoire on aurait pu, sans inconvénient, passer sous silence la majeure partie des innombrables coups de bâton que votre Seigneurie a reçus en diverses rencontres.

— Ah ! s'écria Sancho, voilà l'histoire qui commence à se faire véritable.

— Je ne vois pas trop, en effet, observa Don Quichotte, pourquoi tant de précision dans certains détails minutieux, qui, sans intéresser le sens ou la véracité de l'histoire, peuvent en mortifier le héros. Certes, Énée ne fut pas toujours, en tout temps, à toute heure, aussi pieux, aussi magnanime, aussi grand que nous le peint Virgile ; ni Ulysse aussi prudent qu'Homère nous le représente.

— Je le pense comme vous, Seigneur, répliqua le bachelier. Mais observons ici qu'il est bien différent d'écrire comme poète, et d'écrire comme historien. Le poète peut chanter les choses, non pas telles qu'elles ont été, mais telles qu'elles auraient dû être, pour faire briller ses rôles au gré de son imagination. L'historien, au contraire, dont le but est de faire connaître les événements, leurs causes et leurs résultats, se trouve rigoureusement assujetti à ne raconter que la vérité.

— Puisque ce savant maure est si scrupuleux,

dit Sancho, sans doute il n'aura pas parlé des coups de bâton que monseigneur a eus pour sa part, sans faire compte aussi de ceux qui me sont revenus pour la mienne ; et je peux dire qu'on n'a jamais pris mesure de ses épaules, à mon maître, qu'à moi on ne me l'ait prise de toute ma personne : mais c'était juste, puisque, comme dit monseigneur, il est *la tête*, et moi *les membres*.

— Vous êtes railleur, Sancho, reprit Don Quichotte ; et il paraît que quand il vous plaît, la mémoire ne vous manque pas.

— Eh ! quand je ne le voudrais pas, répliqua Sancho, quand je mettrais mes cinq sens de nature à oublier ces malheureuses bastonnades, ne sont-elles pas encore imprimées en rouge et en noir sur mes côtes et par-tout où elles sont tombées ?

— Taisez-vous, mon pauvre Sancho, reprit Don Quichotte ; avec toutes vos inutiles jérémiades, vous ne faites qu'interrompre fort mal-à-propos monsieur le bachelier. Je lui en demande pardon encore une fois, et je l'invite à continuer de m'apprendre ce que mon histoire dit de moi.

— Et de moi aussi, dit Sancho ; car je sais qu'elle jase sur mon compte, comme si j'en étais un grand personnage.

— Si vous n'en êtes pas le premier, Sancho, répondit le bachelier, vous en êtes, sans contredit, le second. Il y a même beaucoup d'amateurs dont

le plus grand plaisir est de vous y voir et de vous y entendre. Mais on vous reproche d'avoir cru si facilement et si fortement à l'île que le seigneur Don Quichotte vous a tant promise....

— Le soleil est encore sur l'horizon, interrompit Don Quichotte, et Sancho n'a rien perdu pour attendre. Au contraire, car il me semble qu'en avançant en âge il acquerra l'expérience et les lumières qui lui manquaient, et qu'il n'en sera que plus habile gouverneur.

— Ma foi, reprit Sancho, si avec les années que je tiens déjà je n'en sais pas encore assez pour être gouverneur, je n'y serai pas plus habile quand je vivrais autant que Mathusalem. Au reste, ce n'est pas là le *hic*. Le grand mal est que je ne sais encore où et quand nous la pêcherons, cette chienne d'île; mais une fois que je la tiendrai, soyez tranquilles, je vous promets qu'elle sera gouvernée de main de maître.... Et puis ce n'est sûrement pas la mer à boire que d'être gouverneur. J'ai vu des gens s'en mêler, se faire donner du Monseigneur gros comme le bras, se faire servir en belle et bonne vaisselle d'argent; et quelles gens! des gens qui, entre nous soit dit, ne m'iraient pas à la cheville du pied, si nous voulions nous mesurer en conscience.

— C'est que, sans doute, reprit le bachelier, vous n'avez vu que des gouverneurs de terre ferme;

mais il faut aux gouverneurs d'îles bien plus de science et de capacité.

— Que la terre soit ferme ou quelle soit molle, répliqua Sancho, à l'œuvre on reconnaîtra l'ouvrier, quand la volonté de Dieu sera de me faire gouverneur. En attendant, je vous dirai, Monsieur le bachelier Samson Carrasco, que je suis fort content que notre faiseur d'histoires ait parlé de moi de manière à ne pas ennuyer son monde, et que, foi d'écuyer errant, j'aurais fait un tapage d'enfer s'il se fût avisé de me faire passer pour tout autre que pour un franc chrétien de race et de cœur; car enfin, quand on parle de quelqu'un, on doit prendre garde à ce qu'on dit, et ne pas en parler à tort et à travers....

— A propos de tort et à travers, interrompit le bachelier, on reproche unanimement à votre auteur d'avoir fort mal-à-propos placé dans son histoire une nouvelle intitulée *le Mari trop curieux*; non que cette nouvelle soit mauvaise, ni même mal écrite, mais parce que ses personnages n'ayant aucun rapport avec le seigneur Don Quichotte, elle suspend absolument l'intérêt principal.

— L'animal! s'écria Sancho, vous verrez qu'il aura enchâssé pêle-mêle, dans son Histoire, tout ce qui lui sera venu dans la tête.

Ah! reprit tristement Don Quichotte, me voilà convaincu que mon auteur n'est qu'un bavard ignorant, sans but et sans plan, à-peu-près comme

ce barbouilleur d'Ubéda, qui ne savait jamais ce qu'il avait voulu peindre, qu'après avoir achevé son tableau. Quelle obscurité, quelle confusion doivent en résulter dans ma malheureuse histoire!

— Oh! répondit le bachelier, le mal n'est pas aussi grand que vous le faites. La faute que l'on cite, quoique grave, n'est que locale; elle pourrait même, sans inconvénient, se supprimer dans les éditions à venir. Elle n'empêche pas les lecteurs de tous les âges de rechercher l'ouvrage avec avidité. Enfants, jeunes gens sur-tout, hommes faits, vieillards même, tous y trouvent de quoi se divertir, et chacun suivant son goût et sa portée. Il est, en un mot, si généralement connu, qu'il n'est aujourd'hui personne en Espagne qui, à la vue d'un cheval sec et allongé, ne s'écrie, *Voilà Rossinante!* Il a d'ailleurs le rare mérite de plaire sans être dangereux; car, on est forcé d'en convenir, il ne s'y trouve pas une parole indécente, pas une pensée qui puisse alarmer la morale ou blesser la religion et les lois.

— S'il en était autrement, reprit Don Quichotte, mon histoire ne serait point véridique. L'auteur ne serait qu'un imposteur; et, à mon avis, tout historien sciemment menteur devrait être traité comme faux monnoyeur. Néanmoins je regrette que le mien ait grossi son ouvrage de nouvelles et d'historiettes étrangères à son sujet; comme s'il

n'eût pas eu assez de mes aventures , de mes actions , de mes pensées , de mes soupirs , de mes desirs , de mes propres réflexions , de mes propres paroles , pour composer une histoire de taille plus que convenable. Tant il est vrai , Monsieur le bachelier, que pour faire un livre , dans quelque genre que ce soit , il faut un discernement , un goût très-exercé ; et que pour le faire bon , il faut plus encore , qu'il faut un talent , un génie particulier. Aussi, suis-je encore à comprendre l'imprudente fécondité de certains écrivains, qui impriment effrontément tout ce qui sort de leur plume , et enfantent les volumes par douzaines. Je sais , comme eux , qu'il n'est pas de livre , si mauvais qu'il soit , qui n'ait du bon ; mais des auteurs déjà célèbres devraient-ils donc se permettre ainsi beaucoup de mauvais , et oublier si lestement qu'un grand nom en littérature traîne à sa suite des nuées de critiques , que le beau , le bon , le parfait , peuvent seuls réduire au silence , ou du moins à l'impossibilité de mordre.

— Il est vrai, reprit le bachelier, que les critiques abondent , et abonderont toujours. Le raison en est qu'il est bien plus commode , bien plus facile de critiquer que de faire ; mais je voudrais que ceux qui s'en mêlent fussent plus justes , plus réfléchis , plus indulgents même. Je voudrais qu'ils considérassent que si parfois Homère sommeilla , presque tou-

jours il dut veiller pour atteindre à tant de perfection. Qui oserait, d'ailleurs, décider si certains endroits faibles et critiqués de la plupart de nos chefs-d'œuvre, n'y sont pas ménagés à dessein pour faire ressortir certaines beautés ; si ce ne sont pas des ombres nécessaires à l'ordonnance générale du tableau ? Je conclus, au reste, avec vous, que se faire imprimer n'est pas une petite affaire, et qu'il est bien difficile de produire quelque chose qui plaise à tout le monde.

— Et voilà, voilà, reprit Don Quichotte, ce qui me fait trembler pour mon histoire.

— Elle plaît au plus grand nombre, répliqua le bachelier ; et toujours elle lui plaira, par la raison que le plus grand nombre, toujours, ne cherchera qu'à s'amuser et à rire, et que véritablement votre histoire est, par excellence, amusante et comique, en dépit de la faute que je vous ai citée, et de quelques négligences qu'on y trouve. On lui reproche encore, par exemple, d'avoir oublié de dire de quelle manière le grison de Sancho lui fut dérobé ; et l'on se demande comment le grison lui ayant été dérobé, on revoit, quelques pages plus loin, Sancho toujours sur son âne. Une autre négligence assez remarquable, c'est qu'on n'entend plus parler des cent écus d'or que Sancho trouva dans une valise, pendant votre séjour dans la montagne Noire : beaucoup de curieux voudraient sa-

voir ce qu'il en a fait, et prétendent que l'histoire aurait dû en rendre compte.

— Monsieur le bachelier, reprit Sancho, je ne suis guère en état à présent de vous faire ni comptes ni décomptes. Je me sens l'estomac si fort à sec, qu'il est prêt à se coller à mon échine, si, bien vite, je ne le reconforte d'un ou deux coups de mon vin vieux. Je m'en vais donc dîner d'abord; cela ne sera pas long; à mon retour j'aurai toutes mes forces, et je vous donnerai satisfaction, tant sur l'affaire de mon grison que sur l'emploi de mes cent écus.

Sur ce, Sancho tourna les talons sans attendre de réplique, et s'en fut chez lui. Don Quichotte invita le bachelier à partager amicalement la fortune du pot. La partie fut acceptée sans beaucoup de cérémonies. Moyennant une paire de pigeons d'extraordinaire, le dîner se trouva présentable. On le mangea gaiement en jasant chevalerie, et Carrasco s'y prêta en homme d'esprit. Enfin une demi-heure de sieste suivit le repas jusqu'au retour de Sancho, et la conversation recommença.
